

VIGNOBLES DE FRANCE

IL EST DES NÔTRES

Laurent Graff



Le Dilettante
Etablissement
Appellation contrôlée

Il est des nôtres

Laurent Graff

Il est des nôtres

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

À tous les Jean

Le café du matin au comptoir

On s'est levé comme d'habitude. Cinq heures onze – on a réglé le radio-réveil avant de se coucher, assis sur le bord du lit, en caleçon à fleurs –, parce que cinq heures, ça nous a paru trop tôt, on a regardé un film hier soir – comment ça s'appelait? on a oublié – qui a fini à onze heures – bientôt minuit! –, le temps quand même de fumer une dernière cigarette devant la fenêtre de la cuisine – il n'y a pas que la télé, dans la vie! –, de se brosser les dents en évitant la glace – elle nous accuserait de nous coucher

trop tard –, de faire pipi pour vider sa vessie – non, zizi, tu ne feras pas l’amour ce soir –, la femme qu’on a épousée est déjà bien enfouie sous les couvertures, qui attend un dernier baiser, comme un coup de tampon, visa pour le sommeil ; cinq heures onze, parce que dix, c’était encore trop rond, trop juste, trop autoritaire.

On a pris sa douche. On s’est déshabillé en évitant la glace – elle nous reprocherait de ne pas faire de sport : un petit footing le dimanche matin, ce n’est pas la mer à boire ! –, on est resté sur le tapis de bain pour ne pas avoir froid aux pieds. Le joint autour de la baignoire pourrit, de mauvaises moisissures incrustées qui noircissent la bande de silicone comme une maladie contagieuse ; il faudrait le refaire, un samedi après-midi, après les courses de la semaine le matin au supermarché. Et nous voilà à genoux dans la baignoire,

pétant tous les fayots du midi – la boîte du jour des courses, rapide et nourrissante –, tout craquant arc-bouté, armé de ce maudit pistolet à joint – encore une foutue invention –, qui continue de couler quand on s'arrête de pomper, car on a aussi mal aux doigts, on fait une petite pause, on regarde un peu le travail effectué : c'est à chier.

On s'est lavé – non, zizi, ce n'est pas le moment. On a fait attention à ne pas éclabousser, pour ne pas avoir à éponger l'eau et les remontrances irascibles de la femme qu'on a épousée – « C'est moi qui fais tout dans cette maison ! Je ne suis pas la boniche ! » Malgré les précautions, on a quand même éclaboussé ; on éponge sommairement – de toute façon, ce ne sera jamais assez – ; on met à sécher le tapis de bain sur le rebord de la baignoire. On s'est lavé les dents, parfumé l'haleine, une haleine chargée de relents mêlés, comme si on confessait, expirait

en bloc tous ses vices. On a pris soin de bien reboucher le tube de dentifrice pour les mêmes raisons qui nous ont fait essuyer l'eau autour de la baignoire. Après s'être rincé la bouche au robinet, on s'est enfin regardé dans la glace. Les dents jaunes, le double menton, les cernes sous les yeux, les joues flasques, on a trente, quarante, puis cinquante ans. Si on lorgne encore les femmes – la nôtre est devenue transparente à force de se fondre dans le décor –, elles ne nous voient plus. On n'inspire plus qu'un désir : aux plus jeunes, celui de ne pas ressembler à ça plus tard.

On a fermé la porte à clef, sans faire de bruit pour ne pas réveiller la femme qu'on a épousée et les enfants qu'elle nous a donnés. Papa part travailler. Selon la saison, il fait encore nuit ou le jour se lève. Il fait froid ou il fait bon, on s'est habillé en conséquence (on a écouté la météo avant le film la veille). On a

gratté son pare-brise si c'est l'hiver, avec une raclette en plastique offerte par la station-service, soit cinq points. Le givre glace le bout des doigts, gerbe en poussière, il reste une fine pellicule sur le carreau qui ne veut pas partir, comme du tulle, c'est de la merde, cette raclette. On a allumé le chauffage au maximum, puisque donc c'est l'hiver. Un halo désempuë dessine au-dessus du tableau de bord une paire de petites fesses rondes que fouettent les essuie-glaces, et on joue au pépé voyeur, voûté sur son volant à bras raccourcis. Au fil des hectomètres, les petites fesses grossissent pour finalement devenir un énorme cul flasque qui envahit tout le pare-brise ; on y voit mieux. À six heures du matin, rares sont les voitures, pressées aussi se montrent-elles. Sur les routes désertes, elles chassent la nuit de leurs pleins phares, comme des chasse-neige dégageant la chaussée. On le sait, ça fait des

semaines qu'on dit qu'on va s'en occuper, on a une ampoule de morte en ce qui nous concerne. D'ailleurs, il faudrait changer toute la voiture. Elle arrive à cet âge où les problèmes s'enchaînent et s'accumulent. On rêve d'acheter une grosse allemande qui nous ferait vingt ans.

On a garé sa voiture sous les tilleuls, maudits arbres suintants, s'écoulant en bruine résineuse qui dégueulasse carrosserie et carreaux. On n'a pas le choix, les autres parkings sont payants. À propos, on est passé par le distributeur de la banque pour prendre des sous. Six francs le café, fois cinq jours, matin et soir : soixante francs par semaine. On a remonté la rue jusqu'à la gare, les boutiques aux rideaux fermés, mises en faillite pour la nuit et à profit pendant ce temps par les taggeurs.

Son nom rime avec le brouillard des premières cigarettes, le teint blafard des

banlieusards, les trains en retard : c'est le *Café de la gare*, le seul ouvert à cette heure. On entre un peu comme chez soi, sans surprise, en lançant « Bonjour », un mot en l'air, qui se perd dans la fumée. Ce n'est pas à proprement parler de la politesse, c'est plutôt à malproprement taire de la détresse. On connaît le chemin, le comptoir garde-fou, asile des abattus accoudant leur carcasse à l'étal, notre place nous attend. Les mêmes têtes habituelles nous rappellent que notre monde est petit. On ne se parle pas, on croirait s'entendre. Nos voisins de comptoir ne nous tiennent pas vraiment compagnie, chacun appartient à une unité décimée. Il règne autour des hauts tabourets de bar une atmosphère d'état de siège permanent, la dictature du quotidien.

On n'a pas besoin de commander. Café pour tout le monde, c'est la ration de base. Noir, noisette ou déca. Le patron

sait tout ça par cœur. Il s'appelle Eddy et joue au rugby. Il nous écrase la main en nous la serrant par-dessus le zinc – le geste est aveugle, les deux mains se trouvent comme on trouve l'interrupteur dans le noir. Aucune lumière ne s'allume.

Le café est servi, devant nous, fumant, montant au nez, soulevant le cœur. À gerber. Et soudain, on a envie de dire à Eddy : « Pas de café, ce matin. Un whisky! »

La bouteille d'eau minérale au bureau

On l'emporte dans son sac. C'est une bouteille de cinquante centilitres parce qu'un litre et demi ça ne passe pas. Ou si ça passe quand même, ça se voit. Ça fait midinette au régime. Or, on ne ressemble pas à une midinette au régime. On a beau boire son demi-litre d'eau minérale par jour, on est gros. De plus en plus. On n'élimine pas. D'abord le ventre qui s'entoure d'une ceinture, rien de dramatique ou d'irréversible, on se dit qu'on pourra toujours, à n'importe quel moment, quand on le décidera,

retrouver un ventre plat. Mais on ne le décide pas. Puis le menton qui commence à se dédoubler, à avoir son pendant. Là, c'est plus grave. On se regarde dans la glace avec un air sévère, on se tire dessus, de face, de profil, on relève la tête pour tendre la peau. On baisse les yeux et on pense à autre chose. De toute façon, on est marié.

En arrivant au bureau, on pose sa bouteille sur sa table comme pour ouvrir les enchères. Mais la vente ne commence pas tout de suite. On ne va pas travailler à peine arrivé ! Non, auparavant, on discute un peu avec ses collègues, pas de grandes conversations qui nous entraîneraient trop loin, de petites brouilles, remarques vestimentaires, allusions physiologistes, des plaisanteries aimables. La vie paraît légère ; on se montre heureux. On se rapproche bientôt de la machine à café. On y va progressivement, sans le déclarer, on passerait pour

